

Supplément au SOP n° 77, avril 1983

L'UNITE DANS LA DIVERSITE :

LA VOCATION ORTHODOXE EN EUROPE OCCIDENTALE

Conférence de l'évêque KALLISTOS (Ware)
à l'Institut Saint-Serge,
le 13 mars 1983

texte intégral

Document 77.A

L'UNITE DANS LA DIVERSITE

LA VOCATION ORTHODOXE EN EUROPE OCCIDENTALE

La diversité, un don de Dieu

Commençons notre réflexion sur la question brûlante de l'unité orthodoxe en nous rappelant quelques mots du premier doyen de l'institut Saint-Serge, le père Serge Boulgakov. Parlant de l'unité, il disait qu'elle était "déjà acquise" mais qu'en même temps c'était toujours un but à atteindre (1). Père Serge disait cela, bien sûr, en parlant de l'unité des confessions chrétiennes séparées, mais ses mots valent également pour l'unité au sein de l'Eglise orthodoxe une. Pour nous, chrétiens orthodoxes du monde occidental, l'unité des orthodoxes est aujourd'hui à la fois une réalité déjà existante et un objectif à atteindre, un fait du présent et une vocation inachevée. Nous savons qu'en vérité nous sommes un, mais nous constatons que la manifestation visible de notre unité est lamentablement défailante.

Cependant notre objectif n'est pas une unité qui soit uniformité monolithique, mais l'unité dans la diversité. Un passage de la vie de Saint Antoine par Saint Athanase peut illustrer notre situation actuelle. Au début de son apprentissage monastique, le jeune Antoine avait l'habitude, avec la bénédiction de son père spirituel, d'aller visiter d'autres ascètes de son voisinage. Comme un abeille volant d'une fleur à l'autre, dit son biographe, Antoine cherchait à découvrir le don de grâce individuel de chaque starets, à recueillir la leçon particulière que chacun pouvait lui apporter, pour ajouter cela à sa réserve secrète de miel. Tandis que l'un lui enseignait la valeur du renoncement de soi ascétique, l'autre lui montrait la ferveur dans la prière, le troisième - l'absence totale de colère, et le quatrième - la compassion de l'amour (2). Ainsi, par la diversité de ses expériences spirituelles, il acquit une maturité intérieure et se prépara à la vie solitaire.

Dans les pays d'Europe occidentale, nous avons aujourd'hui des occasions semblables à celles qui furent offertes au jeune Antoine. La grande diversité du patrimoine national et culturel des orthodoxes en France, en Grande-Bretagne et en d'autres pays n'est pas un problème mais plutôt un privilège et une richesse. Elle est l'un des éléments constitutifs de ce moment favorable, ce kairós que l'Orthodoxie est appelée à vivre au vingtième siècle. Certes, l'expérience de juridictions parallèles est une grave anomalie canonique, mais elle a aussi un aspect positif. En ma qualité de converti britannique je considère comme une grâce d'avoir pu être formé dans mon propre pays par des orthodoxes de tant de traditions différentes : non seulement des Grecs, mais aussi des Russes, des Serbes, des Roumains, des Bulgares et des Arabes. Comme Saint Antoine D'Egypte allant d'une cellule à l'autre, j'ai pu apprendre de chacun quelque chose de différent sur la foi orthodoxe qui est toujours une.

Particularités nationales et catholicité

L'Orthodoxie honore l'identité et les dons spécifiques de chaque nation. C'est sûrement l'une de ses spécificités les plus marquantes. Comme le dit si justement Alexandre Soljénitsyne, "les nations font la richesse de l'humanité dans ses personnalités collectives. La plus humble d'entre elles a l'éclat d'un coloris unique et incarne un reflet particulier de l'intention créatrice de Dieu" (3). Dans son Incarnation le Christ est venu pour guérir et pour sauver toute l'humanité ; néanmoins il s'est fait homme dans un pays déterminé, membre d'un peuple spécifique : ainsi dans son Incarnation il bénit l'identité propre à chaque nation. De même l'Esprit Saint à la Pentecôte s'est manifesté dans les langues des différentes nations. Les apôtres ne s'exprimèrent pas en espéranto ; la diversité ne fut pas abolie, et la Pentecôte réaffirme la pluralité : les chemins de toutes les nations convergent vers un seul but. Et le fait que les chrétiens appartiennent à différentes nations n'est pas dépourvu de sens, il est providentiel : nous avons là l'un des degrés de l'ordre établi par Dieu dans le cosmos.

Cependant notre diversité doit être une diversité dans l'unité. Tout en respectant l'identité ethnique, nous ne devons pas oublier que l'Eglise, dans son essence, est une et catholique. L'élément fondamental dans la structure de l'Eglise sur terre n'est pas la nation, mais l'assemblée eucharistique locale, le rassemblement chaque dimanche autour de l'évêque pour la célébration des Saints Mystères, et cette assemblée eucharistique doit unir tous les chrétiens dans un lieu donné, indépendamment de leur origine nationale. D'après les saints canons l'évêque du diocèse a la charge non pas d'un groupe national, mais d'un territoire déterminé. Etant une communauté eucharistique, l'Eglise est organisée non sur une base ethnique, mais sur une base territoriale.

En conséquence, la dimension nationale doit servir l'Eglise et non pas l'asservir. Comment l'Eglise peut-elle donc s'approprier les richesses des particularités nationales, tout en échappant au danger d'être dominée par elles ? Notre problème est là : intégrer les particularités tout en préservant la liberté.

L'icône de la Sainte Trinité

Pour nous guider et nous servir de critères dans nos problèmes pratiques, nous devons toujours avoir en vue deux modèles de l'Eglise : l'Eglise est icône de la Sainte Trinité et corps du Christ. Ces deux images soulignent le vrai caractère de l'Eglise comme unité dans la diversité.

L'Eglise est une icône de la Trinité. Nous, chrétiens, nous ne croyons pas simplement en un seul Dieu, mais en un Dieu qui est un en trois Personnes. Notre Dieu n'est pas simplement unicité mais union, pas seulement unité mais communauté. Il y a en lui à la fois véritable diversité et véritable unicité. Dieu n'est pas une personne seule qui s'aime elle-même, mais de toute éternité il se sait Père, Fils, et Saint-Esprit, trois Personnes qui s'aiment entre elles.

Etant icône de la Trinité, l'Eglise est appelée à reproduire sur le plan humain et terrestre ce mouvement perpétuel d'amour, qui est d'ordre céleste. Lors de la Cène Mystique, le Christ, Grand Prêtre, évoque cela clairement dans la prière à son père : "Et moi, la gloire que tu m'a donnée, je la leur ai donnée pour qu'ils soient un, comme nous sommes un, moi en eux et toi en moi, pour qu'ils se trouvent accomplis dans l'unité..." (Jean 17, 22-23). La même idée se retrouve dans saint Ignace d'Antioche (4) et dans le 34e Canon Apostolique. Elle est exprimée aussi dans l'exclamation du diacre avant le Credo, lors de la Divine Liturgie : "Aimons-nous les uns les autres, afin que dans un même esprit nous confessons le Père, le Fils et le Saint-Esprit, Trinité consubstantielle et indivisible".

Voilà donc notre premier modèle. A l'image de Dieu, l'Eglise est unie dans la diversité. Dans la Trinité les trois Personnes constituent un seul Dieu, tout en restant authentiquement personnelles ; dans l'Eglise la multitude des humains est unie en une seule communion, mais chaque être humain garde intacte son identité personnelle, aussi bien qu'ethnique. Il y a unité, mais non uniformité, harmonie sans totalitarisme, liberté sans anarchie.

Un seul Corps et plusieurs membres

Notre second modèle, l'Eglise Corps du Christ, est également un exemple de l'unité dans la diversité. Saint Paul, dans la 1ère Epître aux Corinthiens, parle d'abord du sens eucharistique de cette expression : "Le pain que nous rompons, demande-t-il, n'est-il pas communion au corps du Christ ? Parce qu'il n'y a qu'un pain, à plusieurs nous ne sommes qu'un corps, car tous nous participons à ce pain unique" (1 Cor.10, 16-17). Ici l'apôtre affirme une analogie entre le pain eucharistique qui est un et la communauté ecclésiale qui est une, pas seulement une analogie mais un lien de cause à effet : parce que nous mangeons d'un seul pain qui est le corps de Christ, pour cette raison, nous sommes tous un seul Corps en Christ. L'eucharistie crée l'unité de l'Eglise. L'unité n'est pas imposée du dehors par une autorité supérieure, mais actualisée du dedans par la participation commune aux sacrements.

En développant son analogie, saint Paul passe de l'image d'un seul pain eucharistique à l'idée d'un seul corps humain qui a plusieurs membres : "De même, en effet, que le corps est un tout en ayant plusieurs membres, et que tous les membres du corps, bien qu'étant plusieurs, ne sont qu'un seul corps, ainsi en est-il du Christ" (12, 12). Il poursuit cette comparaison dans deux directions. D'abord les membres sont interdépendants, chacun a besoin des autres et personne ne peut exister par lui-même, car les parties n'ont de signification que par rapport au corps dans sa totalité (12, 15-16). Sans l'unité des différentes parties il ne peut y avoir de corps humain ; de même, l'Eglise n'existerait pas sans unité. Deuxièmement, les membres du corps sont différents ; le pied, la main, l'oreille, et l'oeil ne sont pas interchangeables, mais chacun a sa propre fonction (12, 17-19). Sans diversité il n'y a pas de corps humain ; sans diversité il ne peut également y avoir d'Eglise. Dans le second modèle aussi bien que dans le premier, l'Eglise est considérée comme un sacrement de l'unité dans la diversité : unité sans uniformité, diversité sans fragmentation.

Voilà donc notre vocation, notre kairos, comme orthodoxes en Europe occidentale : maintenir la liberté personnelle de chacun de "ces petits" qui appartiennent au Christ jusqu'au plus humble d'entre eux, préserver le trésor varié de nos traditions nationales, tout en étant -visiblement, canoniquement, eucharistiquement, personnellement- un seul corps vivant en Christ.

Une Diaspora ?

Tout en ayant toujours devant nous ces modèles ou icônes théologiques, passons maintenant à la situation pratique et pastorale en Europe occidentale, dont je voudrais aborder brièvement cinq aspects.

Tout d'abord, cessons de nous considérer comme "diaspora" et de nous désigner nous-même en employant ce terme. Celui-ci implique en effet que nos fidèles ne sont que des immigrants temporaires, qui pensent rentrer bientôt dans leurs pays d'origine. Or en fait un nombre croissant d'entre eux appartiennent déjà à la seconde génération, qui est née et a fait ses études en occident. Dans beaucoup d'endroits le point de transition décisif entre la première et la seconde génération est dépassé depuis longtemps, et il ne peut y avoir de retour au passé.

Nous n'avons plus affaire à une "diaspora" temporaire, mais à l'émergence dans plusieurs pays d'une Eglise orthodoxe locale qui, nous l'espérons et l'attendons, deviendra un jour autonome et autocéphale.

Devons-nous retarder la création de telles Eglises orthodoxes locales dans l'espoir d'une réunion possible avec les confessions chrétiennes "établies" historiquement en Europe occidentale ? Cela n'est sûrement pas réaliste. La réunion des Eglises sera un processus long et ardu car il y a, avec les catholiques romains, les anglicans et les protestants, de graves divergences dogmatiques qui n'ont pas encore été résolues. Comme le disait le père Georges Florovsky, la patience est l'une des vertus oecuméniques les plus importantes. En attendant, nous, orthodoxes, nous avons à faire face à nos propres problèmes internes qui sont pour nous d'une importance vitale. Tout en étant pleinement engagés dans le dialogue de charité et dans le dialogue théologique avec les autres chrétiens, nous devons en même temps établir notre propre vie ecclésiale en occident sur une base solide. Etre plus unis entre nous-même, c'est ce que nous pouvons apporter de plus précieux en ce moment, en tant qu'orthodoxes, au mouvement oecuménique. Commençons donc par un "oecuménisme orthodoxe". "Ote d'abord la poutre de ton oeil..." (Matt. 7, 5).

Le grand concile

Nous devons donc parler non d'une "diaspora", mais d'Eglises locales naissantes. Et ceci nous amène à mon deuxième point : dans l'évolution de ces nouvelles Eglises quel rôle souhaitons-nous voir attribué au "Saint et Grand Concile", auquel nous nous préparons depuis si longtemps ?

Nous devons continuer à espérer que de notre vivant il nous sera donné de voir la convocation d'un vrai Synode pan-orthodoxe, un Synode libre de toute pression politique, et qui apparaîtrait, pour reprendre les mots du métropolite Damaskinos de Suisse, comme "un événement historique de premier ordre pour l'Eglise, peut-être même pour l'humanité toute entière, et un privilège pour notre génération (5). Mais il est évident, et tout particulièrement depuis la réunion de la Seconde Conférence préconciliaire en septembre dernier, que le processus de préparation est encore loin d'aboutir.

Devons-nous pour autant nous confiner dans une attente passive et inerte ? Certainement pas. Un rassemblement pan-orthodoxe au niveau le plus haut pourrait réussir à prononcer enfin la parole de feu et de vie qui ramènerait l'ordre dans notre confusion canonique. Mais tout en espérant le secours qui pourrait venir d'en haut, mettons-nous donc à travailler par en bas. Les solutions ne surgissent pas ex nihilo. Nous ne devons pas considérer le Grand Concile comme un talisman, un deus ex machina, capable de faire sortir du néant une réponse à tous nos problèmes. Personne ne peut fixer de limites à ce que peut accomplir l'Esprit Saint à travers un vrai Concile qui serait à l'image de la Pentecôte ; néanmoins, tant que nous n'avons pas appris à avoir confiance les uns dans les autres, à nous aimer les uns les autres au niveau de la paroisse ou du diocèse, il est difficile d'imaginer la solution que pourrait proposer le Grand Concile.

N'oublions pas que ni un Concile oecuménique, ni le Patriarcat oecuménique, ni une Eglise-mère ne peuvent créer une nouvelle Eglise autocéphale. Tous au plus peuvent-ils reconnaître une telle Eglise. Mais l'acte spécifique de création doit être accompli sur place, localement. Les autorités ecclésiastiques supérieures peuvent guider, mettre à l'épreuve, confirmer et proclamer. Le travail créateur cependant ne peut être accompli qu'au plan local, par les cellules eucharistiques vivantes qui, elles, sont appelées à constituer progressivement le corps d'une nouvelle autocéphalie.

reconnaissance de l'autocéphalie

Mais à qui appartient la responsabilité de reconnaître une nouvelle Eglise autocéphale ? Est-ce la prérogative de chaque Eglise-mère, ou bien celle du Siège oecuménique seulement ? Ceci est le troisième point de mon exposé. Sur cette question compliquée et délicate, je ne voudrais faire qu'une seule observation. Il est courant de considérer qu'entre la Deuxième et la Troisième Rome il existe là une bipolarité, Constantinople insistant sur le droit exclusif du Patriarcat oecuménique à accorder l'autocéphalie, tandis que Moscou défend le droit propre à chaque Eglise-mère. Mais ici comme ailleurs, nous ne devons pas oublier les sages paroles de feu le patriarche Athénagoras : "Il est faux, disait-il, de ramener la situation de l'orthodoxie à une dualité entre Constantinople et Moscou" (6).

Car en effet la divergence des points de vue est beaucoup moins prononcée que cela n'apparaît de prime abord. Dans sa lettre du 24 juin 1970, par exemple, sur l'autocéphalie américaine (7), le patriarche Athénagoras soutient que la décision finale et définitive d'accorder l'autocéphalie ne peut être prise que par l'Eglise orthodoxe dans son ensemble, agissant dans le cadre d'un Concile oecuménique. Mais en même temps il assigne à chaque Eglise-mère la responsabilité de prendre l'initiative : c'est au Synode local de l'Eglise-mère qu'il appartient en premier lieu de considérer si les arguments présentés en faveur de l'autocéphalie méritent d'être acceptés. Ainsi la bénédiction de l'Eglise-mère constitue une partie essentielle de l'ensemble du processus.

Voyons maintenant ce que dit une autorité russe, le professeur A.A. Bogolepov, qui fut le principal porte-parole de la Métropole d'Amérique pour les questions canoniques, avant et pendant les débats sur l'autocéphalie qui lui fut accordée en 1970. Dans son livre "Towards an American Orthodox Church" (New-York, 1963), Bogolepov souligne, comme on peut s'y attendre, les droits de l'Eglise-mère. Il nuance cependant ses vues en déclarant que l'autocéphalie reconnue par l'Eglise-mère doit être ensuite "reçue" par l'ensemble des Eglises autocéphales ; et il insiste sur le fait que dans ce processus de réception le Trône oecuménique a un rôle particulier à jouer en tant que premier parmi les égaux dans la Communion orthodoxe mondiale. L'établissement d'une nouvelle Eglise autocéphale, dit-il, concerne toute la famille des Eglises-soeurs et nécessite par conséquent un consensus pan-orthodoxe (8).

Y a-t-il une si grande différence d'opinion entre le patriarche grec et le professeur russe ? Il y a évidemment entre eux une différence d'accentuation, mais il n'y a pas une opposition irréductible. Le patriarche aussi bien que le professeur reconnaissent à l'Eglise-mère la responsabilité de prendre l'initiative ; et le professeur aussi bien que le patriarche reconnaissent la nécessité d'un consensus pan-orthodoxe, et en particulier de l'approbation du Patriarcat oecuménique. Pour l'un et pour l'autre, ni l'Eglise-mère ni le Patriarcat oecuménique n'agissent séparément ; il ne s'agit pas de droits exclusifs, mais d'une interdépendance mutuelle.

De la pluralité à l'unité : défricher le terrain

La création d'une nouvelle Eglise autocéphale, avons-nous dit, doit se faire sur place : nous devons travailler par en bas. Mais comment devons-nous avancer ? Par quelles étapes doit se faire le passage du pluralisme juridictionnel à l'Eglise locale unique ? Je voudrais - et ceci m'amène au quatrième point de mon exposé - esquisser les contours du terrain à défricher. Ce n'est qu'une esquisse, mais cela peut nous donner une idée de la direction à prendre.

1) Il y a d'abord le cas où plusieurs juridictions orthodoxes différentes existent côte à côte dans le même endroit sans avoir aucun organe officiel de coopération. Des contacts amicaux existent entre individus, mais il n'y a aucune autorité officielle ou structure institutionnelle. Ce fut le cas, par exemple, en Grande-Bretagne, jusqu'en 1979, quand apparut pour la première fois un organisme modeste de coopération, la fraternité orthodoxe de Saint-Jean-le-Baptiste.

2) Une deuxième étape est atteinte quand il y a une coopération à un niveau semi-officiel : certaines organisations inter-juridictionnelles sont établies, avec la bénédiction épiscopale, mais sans aucun statut canonique officiel. Telle est la situation en France, où il y a un Comité inter-épiscopal, une Fraternité orthodoxe à l'échelon du pays et trois fraternités régionales ; de même aux Etats-unis, avec la conférence permanente de l'épiscopat (Standing Conference of Bishops), des fraternités de prêtres dans plusieurs endroits et un grand nombre de fraternités orthodoxes locales. En Grande-Bretagne nous avons seulement une fraternité orthodoxe mais pas encore de comité inter-épiscopal. Ces organisations semi-officielles peuvent donc exister à trois niveaux : celui des prêtres et celui du clergé et des laïcs réunis.

3) En troisième et dernier lieu, un moment arrive - nous pouvons l'espérer du moins - où les comités inter-épiscopaux semi-officiels se transforment en synode local canonique, ayant le pouvoir d'élire des évêques pour les sièges épiscopaux vacants, avec la participation du clergé et des laïcs du diocèse. Le processus de transformation pourrait être envisagé en deux étapes :
- Les diocèses continuent d'abord à avoir, à des degrés variables, un caractère ethnique, et, géographiquement, ils se superposent donc partiellement. Tous les évêques cependant siègent ensemble dans un même synode local.

- puis, par la grâce de Dieu, le moment vient où chaque diocèse peut être organisé sur une base entièrement territoriale, avec des limites précises. Cependant, à ce stade même des paroisses particulières situées sur le territoire d'un diocèse pourrait encore préserver pour un certain temps un caractère ethnique distinct, se servant de différentes langues, et même de calendriers différents.

Le synode local pourrait être au début autonome sous l'omophorion du Patriarcat oecuménique, "Mère et première parmi les Eglises orthodoxes", d'après l'expression de feu le patriarche Athénagoras, "et centre de leur unité intérieure" (9). Mais tant que certains diocèses continuent à posséder un caractère ethnique, leurs évêques peuvent aussi préserver certains liens canoniques avec leur propre Eglise-mère, si toutefois cette dernière le souhaite. Pour autant que je sache, il n'existe pas de précédent canonique exactement identique, prévoyant une double juridiction de cette espèce ; mais il n'y a pas non plus de précédent à l'immigration massive qu'ont connue dans notre siècle les fidèles des pays orthodoxes traditionnels ; nous ne devons donc pas avoir peur de chercher des solutions nouvelles. Une fois la transformation du diocèse ethnique en diocèse territorial accomplie, il n'y aurait plus besoin de juridiction double, et l'Eglise locale pourrait en principe être reconnue comme autocéphale.

Il est évident que le point de passage crucial se situe entre la seconde et la troisième des étapes mentionnées plus haut. Presque partout en Europe occidentale, où les orthodoxes de différentes traditions vivent ensemble en grand nombre, nous avons dépassé la première étape, celle des contacts purement personnels. Mais comment progresser et passer du stade des comités semi-officiels à celui du synode épiscopal pleinement canonique ? Voilà la tâche à laquelle nous serons tous confrontés en Europe occidentale pendant les vingt prochaines années. Que le Paraclet nous donne sagesse et courage !

Mon prochain immédiat

Dans notre travail par en bas, commençons par coopérer avec ceux qui sont les plus proches de nous, essayons d'être précis et réalistes, et agissons dès maintenant. Ceci est mon cinquième et dernier point.

Alors qu'elle était encore enfant, la future mère Marie (Skobtsova), morte martyre dans une chambre à gaz à Ravensbrück, alla parler avec Constantin Pobedonostsev, ami de sa famille et procureur en chef du Saint-Synode de l'Eglise russe. "Constantin Pétrovitch, demanda-t-elle, qu'est-ce que la vérité ? " "La vérité se fonde dans l'amour", lui répondit-il. "Mais il y a beaucoup de gens qui pensent que la vérité est dans l'amour pour les gens éloignés, continua-t-il. Aimer les personnes qui sont loin de nous, ce n'est pas un véritable amour. Si seulement chacun pouvait aimer son prochain, son voisin le plus proche." (10) Ceci est tout particulièrement vrai à propos de notre travail pour l'unité orthodoxe. Au lieu d'établir des plans peu réalisables pour l'unité à l'échelle mondiale, commençons par aimer et nous consacrer au service de notre voisin le plus proche - les autres orthodoxes dans la même ville, dans les paroisses les plus proches de notre paroisse, sans distinction d'origine ethnique. Et il va sans dire que nous sommes, en tant qu'orthodoxes d'Occident, appelés à servir non seulement les nôtres, mais aussi les non-orthodoxes autour de nous : d'après l'exemple du bon Samaritain, mon prochain c'est toute personne qui est dans le besoin.

Il faut aussi que notre amour soit dépourvu de sentimentalité, qu'il soit pratique. Il n'y a pas longtemps j'ai lu les mémoires de Sophie Koulomzine, Many Worlds. J'ai été particulièrement frappé par son exposé sur le travail accompli pour la formation orthodoxe en Amérique. Elle s'est rendu compte, dit-elle, que "tout effort pour améliorer l'éducation religieuse de nos enfants et de notre jeunesse" devait être accompli dans le cadre de notre foi commune et non en fonction de nos patrimoines nationaux. C'est sur cette base qu'elle se mit au travail vers la fin des années 1950 :

Pendant cette période nous parvîmes à la meilleure coopération inter-orthodoxe que j'aie jamais vue. Des groupes religieux qui dans certains cas ne reconnaissaient même pas le statut canonique l'un de l'autre travaillaient ensemble. Tout le travail de dactylographie et de reproduction fut à la charge du Département de l'éducation religieuse du diocèse grec ; la Fédération des Clubs orthodoxes russes fournit les fonds modestes dont on avait besoin. Un prêtre ukrainien remplit les fonctions de secrétaire... A un moment assez critique de notre travail nous avons reçu l'aide d'un prêtre du diocèse roumain." (11)

Tous ces gens travaillaient ensemble non seulement parce qu'ils avaient la même vision théorique de l'unité orthodoxe, mais parce qu'ils voyaient qu'une tâche urgente devait être accomplie, et avaient décidé de l'accomplir ensemble. Ils se sont montrés précis et pratiques, et leurs efforts furent bénis.

Notre expérience orthodoxe à Oxford pendant les dernières vingt années est semblable. Canoniquement nous sommes deux paroisses distinctes, grecque et russe, mais en réalité nous formons une seule communauté de fidèles, avec une seule liturgie chaque dimanche à laquelle assistent les deux paroisses ensemble ; et c'est ensemble que nous avons construit une église utilisée par les deux paroisses sur un pied d'égalité. Et tout cela a réussi non grâce à quelque théorie abstraite de l'unité, mais parce que nous avons pris l'habitude de prier ensemble ; le fait de participer à des célébrations communes nous a amenés à l'amour et à la confiance mutuelle, et c'est par ces voies spécifiques que nous avons découvert combien notre coopération nous enrichissait.

Soyons donc pratiques, mais aussi hâtons-nous d'agir dès maintenant. Le diable nous dit : "Demain", mais Dieu dit : "Aujourd'hui". L'apôtre de l'Alaska,

saint Germain ,fut invité une fois à dîner avec les officiers à bord d'un bateau russe de passage. Dans la conversation on parla du but de la vie humaine, et tour à tour chacun traita de la chose qui était la plus précieuse pour lui dans la vie. Enfin ce fut le tour de saint Germain. "Je vous en supplie, mes amis, dit-il, à partir d'aujourd'hui, à partir de cette heure, à partir de cette minute même, aimons Dieu par-dessus tout" (12). Notez l'urgence de son appel : à partir de ce jour, à partir de cette heure, à partir de cette minute même. Nous sommes appelés à aimer Dieu non pas dans un avenir éloigné, non pas une autre fois, mais ici et maintenant. Ce précepte, nous devons l'appliquer à notre travail pour l'unité. Demain il sera peut-être trop tard. " Le voici maintenant le moment favorable ; le voici maintenant le jour du salut" (2 Cor. 6,2).

Un miracle perpétuel

"L'eucharistie est un miracle perpétuel", affirme saint Jean de Kronstadt. Etant un organisme eucharistique, l'Eglise est aussi un miracle perpétuel. Au-delà de tous nos problèmes de structures ecclésiales, au-delà de tous nos malentendus canoniques et juridictionnels, ne perdons jamais de vue le miracle et le mystère de l'Eglise : le fait que malgré nos défaillances humaines l'Eglise reste toujours Dieu avec nous, l'icône de la Sainte Trinité. Pendant le prochain Carême efforçons-nous d'éprouver un sentiment nouveau d'émerveillement et de gratitude devant ce miracle vivant, et travaillons pour devenir plus entièrement ce que nous sommes déjà : un seul Corps en Christ.

Notes

1. 'By Jacob's Well', dans S. Bulgakov, A Bulgakov Anthology ed. par J. Pain et N.Zernov (London 1976), p. 102.
2. Saint Athanase, Vie et conduite de notre père Saint Antoine, coll. "Spiritualité orientale", n°28 (Bellefontaine, 1979) p.25-26.
3. Discours lors de la réception de Prix nobel (1970). Comparez le développement de ce thème par Vadim Borissov, 'Personne et conscience nationale' dans Des voix sous les décombres (Paris 1975).
4. Epître aux Magnésiens, vii,1.
5. 'Towards the Great and holy Council', The Greek Orthodox Review, xxiv,2-3(1979), p.106.
6. O. Clement, Dialogues avec le patriarche Athénagoras (Paris 1969), p.522.
7. In Episkepsis, 18 août 1970.
8. Voir particulièrement pp. 26, 31-32.
9. Voir sa lettre du 24 Juin 1970, dans Episkepsis, 18 août 1970.
10. Sergei Hackel, one, of Great Price : The Life of Mother Maria Skobtsova, (London, 1965), p. 70.
11. Many worlds : A Russian Life (New York 1980), pp. 298-300.
12. F.A. Golder, 'Father Herman, Alaska's Saint', the Orthodox Word, i, 2 (1965),p.12.